

L'INTERFÉRENCE ENTRE L'ORALITÉ ET L'ÉCRITURE. DÉCONSTRUCTION OU PHILOSOPHIE DU LANGAGE ORDINAIRE?

Diego SCALCO¹

Docteur en philosophie, Institut ACTE, Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne

Abstract: Despite their differences regarding the importance assigned to writing, and orality, respectively, through the history of thought, Jacques Derrida and Stanley Cavell agree that the problematization of language implies overcoming the false dichotomy between these two regimes of communication. Such overcoming can be accomplished by going back to the origin of the language as archi-writing, as is the case in deconstruction, or by rediscovering the opening to the exteriority of the world intrinsic to orality, as is the case in the philosophy of the ordinary language. Nevertheless, in both cases the aim is to disentangle the condition (at once inaccessible to intention and signification) that the metaphysics of presence relegates systematically to the background of thought. In this perspective, communication takes place at the level of the interference between its own regimes, which proves to be also the level of finitude.

Keywords: deconstruction, interference, orality, philosophy of ordinary language, writing.

1. LE MEDIAT ET L'IMMEDIAT DANS LE DISCOURS

Y a-t-il interférence entre les régimes de communication? Quels en sont, dans l'affirmative, les modes d'actualisation et les configurations transitoires? Et que révèle-t-elle finalement de notre relation avec le langage? Dans le dessein de répondre à ces interrogations tout en les articulant, nous allons discuter les critiques de l'intentionnalité et de la signification qu'opèrent, respectivement, Stanley Cavell (1926-2018) et Jacques Derrida (1930-2004). Critiques qui, comme nous nous proposons de le démontrer, ressortent à la question de l'interférence entre l'écriture et l'oralité, quoiqu'en raison d'interprétations antithétiques de cette interférence et au moyen de lectures discordantes de la théorie des actes de langage élaborée par John L. Austin (1911-1960).

Selon Cavell, la parole demeure au XX^e siècle la grande oubliée de l'histoire de la pensée, du simple fait que le langage parlé est souvent considéré comme secondaire par rapport au langage écrit. Selon Derrida (1967: 12), cette histoire recèle une situation inverse, résultante, elle, de la prééminence accordée à la communication orale sous prétexte d'immédiateté: « L'histoire de la vérité, de la vérité de la vérité, a toujours été [...] l'abaissement de l'écriture et son refoulement hors de la parole "pleine" », affirme-t-il. Afin

¹ diegoscalco@hotmail.com

d'expliciter ce qui, à ses yeux, constitue une sorte d'impensé trans-historique, il remonte jusqu'au commentaire platonicien du mythe de l'invention de l'écriture par le dieu égyptien Theuth. Pour Platon (environ 428-348 avant notre ère), c'est une invention dangereuse, susceptible de provoquer la disparition du régime de savoir produit et véhiculé oralement:

SOCRATE. – L'écriture présente, mon cher Phèdre, un grave inconvénient, qui se retrouve du reste dans la peinture. En effet, les êtres qu'enfante celle-ci ont l'apparence de la vie; mais qu'on leur pose une question, ils gardent dignement le silence. La même chose a lieu pour les discours écrits: on pourrait croire qu'ils parlent comme des êtres sensés; mais si l'on les interroge avec l'intention de comprendre ce qu'ils disent, ils se bornent à signifier une seule chose, toujours la même (Platon 1985: 84).

L'échange de Socrate avec Phèdre se conclut de la manière suivante:

SOCRATE. – Mais alors, si nous considérons un autre discours, frère du précédent, et de naissance légitime celui-là? Si nous examinons comment il naît, et combien il surpasse l'autre par sa qualité et sa puissance naturelles?

PHÈDRE. – Quel discours veux-tu dire, et comment naît-il?

SOCRATE. – Celui qui s'écrit avec la science dans l'âme de l'homme qui apprend; celui qui peut se défendre lui-même, qui sait parler ou se taire devant qui il faut.

PHÈDRE. – Tu veux dire le discours de celui qui sait, le discours vivant et animé, dont il serait juste de dire que le discours écrit n'est qu'un simulacre (Platon 1985: 85).

Ces extraits condensent toutes les exigences de la dialectique platonicienne comme technique ou « art » (*technè*). L'origine commune, en Égypte ancienne, de l'écriture et de la peinture est confirmée par l'étymologie grecque, *graphè* désignant l'art d'écrire, de dessiner ou de peindre. « Le caractère représentatif de la communication écrite – écriture comme tableau, reproduction, imitation de son contenu – sera le trait invariant de tous les progrès à venir », atteste alors Derrida (1972: 371).

L'opposition des registres du discours, sans vouloir parler déjà des régimes de communication, structure l'argument de Platon et est, quant à son exposition, spécifique au IV^e siècle athénien. En tant que technique modelée sur l'oralité, la dialectique se doit d'être immédiatement compréhensible par quiconque et, notamment, de s'écarter de la sophistique qui, sous cet aspect, ne peut que sembler trop travaillée, sinon trop écrite. Calqué sur l'« opinion » (*doxa*), que Platon assimile à un simulacre de vérité, le discours du sophiste fait écran entre le savoir à l'état naissant et l'artifice savant, voire entre l'oralité et l'écriture. Là réside l'aporie d'un « art dépourvu d'art » (Platon 1985: 63), par comparaison avec la dialectique. Ce caractère aporétique est imputable, d'après Platon, aux visées sous-jacentes, lesquelles reviennent non seulement à maintenir, au sein de la pseudo-démocratie athénienne, les privilèges que s'arrogent les citoyens, mais aussi à manipuler les représentants politiques qui, étant désignés par tirage au sort, ne sont pas forcément au fait des enjeux contemporains. Athènes est un théâtre, au jugement de Platon, et sa démocratie une mise en scène entretenue

subrepticement par le travail d'écriture. Il est donc tout à fait logique que le dialecticien personnifié par Socrate puise ses matériaux dans la sphère quotidienne et dans le langage parlé.

2. ENTRE DETERMINATION ET INDETERMINATION CONTEXTUELLE

Le caractère déroutant de la démarche de Socrate se mesure, par exemple, à la surprise de Hippias face aux analogies établies dans le cadre d'un discours sur la beauté. Socrate rapporte un entretien qu'il aurait eu avec un homme qui, affirme-t-il, pourrait énumérer une marmite parmi les choses belles. « Vraiment, Socrate, quelle espèce d'homme est-ce là? Un malappris, pour oser nommer des choses innommables dans un entretien sérieux » (Platon 1921: 18), s'exclame Hippias. Et Socrate de lui accorder que cet homme est « mal élevé, grossier, sans autre souci que celui de la vérité » (Platon 1921: 18), avant de le forcer à admettre, de sa propre bouche, que « sans doute, un objet de ce genre, quand il est bien fait [sous-entendu, fabriqué "avec ordre" (*kata kosmon*)], a sa beauté » (Platon 1921: 19). Le fait qu'au premier abord Hippias juge peu sérieux l'entretien rapporté par son interlocuteur est extrêmement significatif, dans la mesure où le style tour à tour familier, satirique et comique de nombreux passages de l'œuvre de Platon est lui-même de l'ordre de l'oralité. Encore que le registre parlé de la dialectique se reconnaisse, en définitive, à la structure brachylogique qui la sous-tend. La parole de Socrate est indissociable de questions et de réponses brèves, formulées dans un langage ordinaire, grâce auxquelles le raisonnement acquiert la spontanéité et, en retour, l'imprévisibilité de la rue. L'individu réellement existant ne diffère guère, à cet égard, du personnage platonicien. Son « ton » (*pitch*), pour reprendre la terminologie de Cavell, doit être perçu comme décalé par rapport à celui du discours écrit. En considération d'un tel effet, Austin reconnaît que:

[...] si les gens depuis Socrate et à son exemple, avaient emprunté la voie du langage [parlé et ordinaire, peut-on ajouter] et s'y étaient tenus, au lieu d'aller battre en tout sens la campagne à la recherche des voies cachées des choses, la philosophie telle que nous la concevons, qui dans son genre [analytique] ne me paraît pas si mauvaise, aurait été inventée, comme elle le fut partiellement à Athènes, il y a bien des siècles. En fait, nous la redécouvrons (Austin 1962: 349).

Ces propos nous invitent à examiner les défis relevés par Derrida dans son entreprise de déconstruction de la théorie des actes de langage (encore une fois parlé et ordinaire). Pour des raisons qui vont devenir évidentes, il ne s'agit pas de reprendre la querelle opposant Derrida et John R. Searle (né en 1932) au sujet des concepts fondamentaux de cette théorie (Searle 1991, Derrida 1990). Le fil conducteur de la réflexion proposée ici est, en effet, la question de l'interférence entre l'oralité et l'écriture. Et la lecture d'Austin à laquelle procède Derrida nous permet de mieux formuler cette question, pour autant qu'elle relie l'équivoque en matière de communication à l'indétermination contextuelle:

Il appartient au champ sémantique du mot *communication* qu'il désigne aussi des mouvements non sémantiques. Ici un recours au moins provisoire au langage ordinaire et aux équivoques de la langue naturelle nous enseigne qu'on peut par exemple *communiquer un mouvement* ou qu'un ébranlement, un choc, un déplacement de *force* peut être communiqué – entendons, propagé, transmis. [...] Il semble aller de soi que le champ d'équivocité du mot

« communication » se laisse massivement réduire par les limites de ce qu'on appelle un *contexte* (et j'annonce encore entre parenthèses qu'il s'agira, dans cette communication-ci, du problème du contexte et de la question de savoir ce qu'il en est de l'écriture quant au contexte en général) (Derrida 1972: 367-68).

La déconstruction de l'intentionnalité phénoménologique revêt une importance capitale dans la conception derridienne de l'acte de langage (écrit, cette fois, mais tout de même ordinaire), la phénoménologie prenant une fonction propédeutique dans la conceptualisation du performatif déconstruit (toujours écrit et ordinaire). En réalité, Derrida transpose l'interférence à laquelle nous nous intéressons sur le plan de l'écriture telle qu'il l'entend:

Tout signe linguistique ou non linguistique, parlé ou écrit (au sens courant de cette opposition), en petite ou en grande unité, peut être *cité* , mis entre guillemets; par là il peut rompre avec tout contexte donné, engendrer à l'infini de nouveaux contextes, de façon absolument non saturable. Cela ne suppose pas que la marque vaut hors contexte, mais au contraire qu'il n'y a que des contextes sans aucun centre d'ancrage absolu (Derrida 1972: 381).

Le contexte donné auquel se réfère Derrida est réputé se constituer en présence, intentionnellement, tandis que les contextes sans aucun centre d'ancrage absolu se constituent en absence, sans vouloir-dire actuel. « *Il n'y a pas de hors-texte* » (Derrida 1967: 227) et non plus de hors-contextes. Et Derrida d'attribuer (quelque inattendu que cela puisse paraître) à Austin un contextualisme normatif ou téléologique qualifiable, croit-il, d'intentionnaliste:

[L]es analyses d'Austin requièrent en permanence une valeur de *contexte* , et même de contexte exhaustivement déterminable, en droit ou téléologiquement; et la longue liste des échecs (*infelicities*) de type variable qui peuvent affecter l'événement du performatif revient toujours à un élément de ce qu'Austin appelle le contexte total. Un de ces éléments essentiels – et non pas l'un parmi d'autres – reste classiquement la conscience, la présence consciente de l'intention du sujet parlant à la totalité de son acte locutoire (Derrida 1972: 383).

Or il n'est pas certain que la position d'Austin soit aussi simple à définir. « L'acte de discours intégral, dans la situation intégrale de discours, est en fin de compte le *seule* phénomène que nous cherchons *de fait* à élucider », admet Austin (1970: 151). Cet objectif n'implique toutefois ni que l'acte et la situation soient intégralement déterminables, ni que le phénomène dans sa totalité soit effectivement élucidable. D'autant moins si la reconnaissance de l'acte linguistique marque la transition d'une conception représentationnelle à une conception actionnelle du langage. Il appert ainsi que le paradigme austinien trouve son fondement au delà ou en deçà des structures signifiantes et intentionnelles.

3. DE LA PRESENCE A L'ABSENCE

En infirmant sa propre thèse initiale, selon laquelle il serait possible de séparer le dire du faire, le constatif du performatif, Austin parvient à confirmer que dire, c'est également faire. Dès lors, l'énonciation ne se décontextualise qu'abstraction faite des possibilités d'action

qu'elle recèle et au prix d'une telle abstraction. La double appréhension de la signification et de l'intention ne suffit pas à la compréhension du langage, il faut saisir comment l'énonciation s'emploie. Austin spécifie que l'« illusion descriptive » (Austin 1970: 39), l'assimilation de la fonction énonciative à la représentation, « tient à ce que les problèmes de la première catégorie [celle d'acte effectué en disant quelque chose] ont été considérés, à tort, comme des problèmes de la seconde [celle d'acte de dire quelque chose] » (Austin 1970: 113). Là encore, il constate:

Il est vrai que nous nous dégageons maintenant de cette confusion: depuis quelques années, en effet, nous voyons de plus en plus clairement que les circonstances d'une énonciation jouent un rôle très important et que les mots doivent être « expliqués », pour une bonne part, par le « contexte » où ils sont destinés à entrer, ou dans lequel ils sont prononcés, de fait, au cours de l'échange linguistique (Austin 1970: 113).

La « réussite » (*felicity*) du performatif ne pourrait être conditionnée par le contexte, si le facteur contextuel décisif se résumait à la présence intentionnelle. L'acte de langage s'accomplit d'ordinaire sans que tous les facteurs contextuels soient explicites ou explicitables. À cela s'ajoute l'éventualité où l'intention ne serait pas présente, où la convention déterminerait l'emploi de l'énonciation. La réussite du performatif n'est d'ailleurs pas non plus subordonnée à la signification, ne serait-ce qu'à cause des échecs ou « abus » (*abuses*) qui « ont [éventuellement] lieu lorsque l'acte [de langage] est accompli » (Austin 1970: 50).

La déconstruction du contexte à laquelle s'attèle Derrida n'est cependant pas sans affinités avec la critique de l'illusion descriptive menée par Austin, mis à part le fait que, contrairement à celle-ci, elle aboutit à l'universalisation du paradigme performatif. Austin dépasse la dichotomie entre dire et faire en tant que dérivé de la dichotomie entre théorie et pratique. Il rejette par là même le « fétiche vérité-fausseté » et son corrélat, le « fétiche valeur-fait » (Austin 1970: 153). Il se garde néanmoins de réduire la portée du langage à l'efficacité performative et déplace la question de la vérité, au motif que la réussite du performatif dépend, en dernier lieu, de l'adéquation au réel. Derrida est lui aussi persuadé que, « dans un contexte déterminé par une volonté de savoir, par une intention épistémique, par un rapport conscient à l'objet comme objet de connaissance dans un horizon de vérité » (Derrida 1972: 381), les actes de langage ne sauraient prendre tout leur sens. En toute logique, il s'applique à déconstruire le contexte et dissocie l'énoncé apophantique, l'assertion à prétention véridique, de l'énoncé cité. La « citationnalité » (Derrida 1972: 381) distinguée dans le passage recopié plus haut lui permet d'envisager un performatif déconstruit à la lumière de l'écriture, à laquelle il assigne un statut paradigmatique.

Derrida juge, à juste titre, qu'il est erroné de conclure de l'antériorité de l'oralité sur l'écriture à la supériorité de l'une sur l'autre. Seulement, il en vient à postuler la nécessité d'invertir l'ordre supposé des régimes de communication, à savoir le rapport de suppléance que le texte est censé entretenir avec la parole. Plus précisément, il fait de l'écriture, qui par définition suppose l'absentement et vise l'absent, le modèle de l'oralité elle-même. Si, pense-t-il, l'écriture n'est ni une transcription mécanique de la parole, ni une transmission immédiate de la signification, ni une explicitation directe de l'intention, la communication écrite peut s'opérer en absence d'instances transcriptrices, signifiantes et intentionnelles.

Absence déjà inhérente à l'oralité, vu que les individus impliqués dans un échange verbal ne sont pas non plus entièrement présents, pour ne pas dire contemporains à eux-mêmes et aux autres. Dans cette perspective, il y a solution de continuité, différence, tant entre l'oralité et l'écriture qu'au sein de la parole et de l'écrit. À l'encontre de son acception courante, l'écriture ne consiste pas en « un puissant moyen de communication qui *étend* très loin, sinon indéfiniment, le champ de la communication orale et gestuelle » (Derrida 1972: 369), pour cette raison précise que « la différence comme écriture ne saurait plus (être) une modification (ontologique) de la présence » (Derrida 1972: 375). L'absence inhérente à l'écriture s'avère donc originaire, au sens de Derrida, ce qui dénote une interférence exercée par l'écriture sur l'oralité, plutôt que l'inverse.

4. UNE INTERFERENCE A DOUBLE SENS CONTRADICTOIRE

Même déconstruit à la manière de Derrida, l'acte de langage nécessite une démarche antithétique à celle qui accorderait à l'écrit le pouvoir de décontextualiser la parole, c'est-à-dire de maintenir et d'étendre au delà de sa finitude effective l'intention prétendument présente, voire contemporaine à elle-même et aux autres. La déconstruction ne peut effectivement faire abstraction des contextes sans ancrage absolu évoqués par Derrida au sujet de la citation. Sur ce point particulier, Derrida rejoint le philosophe du langage ordinaire, quand bien même il attribue à l'écriture une fonction originaire, aussi structurante qu'interférente, en matière de communication:

La différence, l'absence irréductible de l'intention ou de l'assistance à l'énoncé performatif, l'énoncé le plus « événementiel » qui soit, c'est ce qui m'autorise [...] à poser la structure graphématique générale de toute « communication ». Je n'en tirerai surtout pas comme conséquence qu'il n'y a aucune spécificité relative des effets de conscience, des effets de parole (par opposition à l'écriture au sens traditionnel), qu'il n'y a aucun effet de performatif, aucun effet de langage ordinaire, aucun effet de présence et d'événement discursif (*speech act*). Simplement, ces effets n'excluent pas ce qu'en général on leur oppose terme à terme, le présupposent au contraire de façon dissymétrique, comme l'espace général de leur possibilité [autrement dit, l'espacement de l'écriture comme disruption de la présence] (Derrida 1972: 390).

La position adoptée ici ne convainc pas Cavell, qui estime que Derrida tend à parachever le travail de monopolisation du savoir au moyen de l'écriture. La réflexion sur le langage ordinaire lui apparaît alors comme une forme de résistance à l'information de la pensée accomplie par l'interférence, si ce n'est par l'intermédiaire, de l'écrit. « Mais toutes ces écritures et voix qui se succèdent et se précèdent semblent poser et traverser la même ligne qui sépare la métaphysique et le quotidien »¹, remarque-t-il.

¹ Cavell (2003: 108): « [L]a philosophie du langage ordinaire dénonce la philosophie (dans son rapport au scepticisme et à la présence) comme étant un certain ensemble d'effets du langage ordinaire, qui fait usage des mots ordinaires (qu'il y a-t-il d'autre?), mais les arrachant à notre accord dans des critères, à notre concordance; ou dit autrement : en les utilisant d'une façon telle que leurs conditions d'impossibilité (à bloquer le scepticisme, à garantir la présence) soient par là même leurs conditions de possibilité (de raconter le monde, un monde partagé) » (Cavell 2003: 174).

Cavell s'en prend en outre à la tendance, manifeste chez Derrida, à voir dans la critique austinienne de l'illusion descriptive une déconstruction manquée de la catégorie de vérité. Il rappelle que, chez Austin, la transition de la conception représentationnelle à la conception actionnelle du langage n'infléchit simplement pas dans la direction que lui imprime Derrida. La réussite du performatif correspond, nous l'avons indiqué *supra*, à une « adéquation entre les performatifs et la réalité (les conditions empiriques, factuelles [...]) » (Cavell 2003: 125) en vertu de laquelle la dichotomie entre vérité et fausseté est dépassée. Cavell s'interroge alors sur la conception derridienne de l'écriture, qu'il considère, contre toute attente, comme un retournement spéculaire de la position métaphysique et non comme son rejet catégorique. « Le problème lié à la conception de Derrida est qu'il n'y a jamais eu de "voie" vers l'origine » (Cavell 2003: 108), assure-t-il, pour en déduire que:

[...] le prix à payer pour la fascination de la philosophie pour la voix métaphysique n'est alors pas la dévalorisation de l'écriture (différence illimitée, étrangeté, distance, etc.), mais la suffocation de la voix ordinaire (ma présence limitée au monde et aux autres, les petites différences et familiarités que mon existence projette); un fait susceptible d'être interprété comme la manifestation du scepticisme, et comme le sujet de la comédie et de la tragédie. Et l'ironie du travail de Derrida est qu'il contribue à cette suffocation de l'ordinaire; ce que j'appelle une continuation de la fuite de la philosophie devant l'ordinaire (Cavell 2003: 14-15).

En synthèse, l'écriture déconstruite n'est pas une archi-écriture. Elle ne se situe pas radicalement au niveau de la finitude, de la présence limitée, et n'émerge à la pensée que par la substitution d'une pseudo-présence différante à la présence identique et permanente de la métaphysique.

5. DE LA FINITUDE DU VOULOIR-DIRE

La communication revient, en conclusion, au centre du différend de Cavell avec Derrida, sous la forme paradoxale d'un vouloir-dire irréductible à l'intentionnalité. La difficulté ne gît pas en l'échec dans la communication de son intériorité présente, comme s'il y avait dichotomie entre les langages privé et public, mais en l'impossibilité de vouloir dire *in extenso* ce que l'on communique. La pensée se transcende vers la parole et vers le texte, certes, mais en contrepartie est forcée par eux. Le langage pénètre entièrement l'homme sans lui être aussitôt accessible. De là vient que le scepticisme caractérisé dans la citation précédente affecte l'intention aussi bien que la signification. Et il est symptomatique qu'au moment d'articuler cette même difficulté, Cavell remonte à la désorientation provoquée par la parole de Socrate, confirmant ainsi l'analyse entamée dans notre introduction:

Socrate parvient à ce que ses antagonistes retirent leurs définitions non pas parce qu'ils ne savent pas ce que leurs mots veulent dire, mais parce qu'ils savent ce qu'ils (leurs mots) veulent dire, et qu'ils savent donc que Socrate les a menés à un paradoxe. [...] Ce dont ils ne s'étaient pas rendu compte, c'est de ce qu'ils étaient en train de dire, ou de ce qu'ils étaient *vraiment* en train de dire, et ainsi n'avaient pas su *ce qu'ils voulaient dire*. En ce sens, ils ne s'étaient pas connus eux-mêmes [y compris réciproquement], et n'avaient pas connu le monde (Cavell 2009: 122-23).

À la finitude de la voix ordinaire ainsi redécouverte correspond donc l'inévitabilité du scepticisme qui, en l'occurrence, relève d'un engagement du langage dans le monde autonome par rapport à la présence ou à la contemporanéité à soi-même et à autrui. La relation inattentive que l'on entretient avec le langage s'en trouve subvertie, et les chemins de l'oralité défrayés. Le scepticisme dans lequel on verse désormais n'est pas ontologique, mais ontique, c'est-à-dire sans « aucune alternative générale comparable » (Cavell 1996: 641). Le spectre du logocentrisme est conjuré autrement que dans la déconstruction, bien qu'aussi efficacement. Le manque d'un « cas idéal en matière de *connaissance* » (Cavell 1996: 615), satisfaisant aux « situations *imaginées* » (Cavell 1996: 239) en philosophie, empêche la détermination réciproque des positions impliquées dans la communication et révèle que celle-ci se déroule en absence, comme si nous étions « déjà, lorsque nous vivons en communauté, aussi "en dehors" qu'il nous est possible de l'être » (Cavell 1996: 641). Au cours de la communication en absence dont témoigne le langage ordinaire, le procédé philosophique de (production de la) connaissance s'éclipse, laissant émerger un procédé d'action dont la finitude trace l'horizon infranchissable. La finitude enfin appréhendée constitue la « vérité du scepticisme » (Cavell 1996: 20), suivant l'expression de Cavell (1996: 20): « soit à peu près la vérité selon laquelle l'idée de certitude des énoncés n'est pas la base où nous nous tenons dans le monde, selon laquelle l'idée de certitude ne rend pas adéquatement notre conviction des relations mises en doute par le scepticisme ».

En ultime analyse, les variations dans la conception du scepticisme suivent la ligne de partage entre la métaphysique et le quotidien. Partage qui ressort, rétrospectivement, sur les modes d'actualisation et sur les configurations transitoires de l'interférence entre l'oralité et l'écriture qui se dégagent de la réflexion proposée. Cavell doute qu'au point de vue métaphysique la dissociation du langage et de la finitude se fasse au profit de la parole et au détriment du texte, comme le prétend Derrida. Pourtant, selon ce dernier, l'écriture dans son acception courante d'extension de l'oralité finit également par nier la finitude, en raison de sa présumée capacité à présentifier l'intention et la signification. Malgré leur désaccord au sujet des places assignées respectivement à l'écriture et à l'oralité en philosophie, Derrida et Cavell s'accordent à penser que la problématisation du langage implique de dépasser la fausse dichotomie entre ces régimes de communication. Que le dépassement s'accomplisse, dans un cas, en remontant à l'origine du langage en tant qu'archi-écriture ou, dans l'autre cas, en recouvrant l'« ouverture à l'indépendance [du langage et] du monde » (Cavell 2003: 133) recelée dans l'oralité, il s'agit de dégager cette dimension à la fois inintentionnelle et insignifiante que la métaphysique de la présence relègue systématiquement à l'arrière-plan de la pensée. La déconstruction et la philosophie du langage ordinaire parviennent toutes deux à repérer le défaut de présence implicite dans le langage, quel que soit son véhicule. Il n'en reste pas moins qu'un tel défaut tient, chez Cavell, à l'irréductibilité du langage ordinaire à une dimension communicationnelle ultérieure, la finitude étant la condition inéluctable sous laquelle les énoncés proférés ou inscrits fonctionnent. Chez Derrida, il tient au contraire à la différance originaire dont dérivent la citation, la rupture avec tout contexte donné et l'engendrement de nouveaux contextes sans centre d'ancrage absolu.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN, John Langshaw. *Quand dire, c'est faire*. 1962, trad. par Gilles Lane Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- CAVELL, Stanley. *Dire et vouloir dire. Livre d'essais*. 1976, trad. par Sandra Laugier et Christian Fournier, Paris, Éditions du Cerf, 2009.
- CAVELL, Stanley. *Un ton pour la philosophie. Moments d'une autobiographie*. 1994, trad. par Sandra Laugier et Élise Domenach, Paris, Éditions Bayard, 2003.
- CAVELL, Stanley. *Les voix de la raison*. 1979, trad. par Sandra Laugier et Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- DERRIDA, Jacques. *Limited Inc*. Paris, Éditions Galilée, 1990.
- DERRIDA, Jacques. *Marges de la philosophie*. Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*. Paris, Éditions de Minuit, 1967.
- PLATON. *Phèdre*, trad. par Paul Vicaire, in Platon. *Œuvres complètes*, Tome IV, 3^e Partie, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1985.
- PLATON. *Hippias Majeur*, trad. par Alfred Croiset, in Platon. *Œuvres complètes*, Tome II, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1921.
- SEARLE, John Rogers. *Pour réitérer les différences, réponse à Derrida (1977)*, trad. par Joëlle Proust, Paris, Éditions de l'Éclat, 1991.
- WAHL, Jean (dir.). *La philosophie analytique*. Cahiers de Royaumont, Philosophie n° IV, Paris, Éditions de Minuit, 1962.